

Dimanche 12 février 2017

Septuagésime

Luc 17, 7-10

L'histoire dite des « serviteurs inutiles » est précédée par un petit dialogue entre Jésus et ses disciples, où il est question du pouvoir de la foi. Les apôtres dirent au Seigneur « Augmente-nous la foi. » Et le Seigneur dit : « Si vous aviez de la foi comme un grain de moutarde, vous diriez à ce mûrier : Déracine-toi et plante-toi dans la mer, et il vous obéirait. » Ma première réaction devant ce texte était de dire : "Mais ce pauvre mûrier ne leur avait rien fait !" Car, à quoi ça sert d'avoir la foi, si c'est pour jouer à des jeux aussi stupides ... dans un pays où tout arbre est précieux, non seulement pour les fruits qu'il produit mais aussi pour l'ombre qu'il offre.

Il y a une deuxième difficulté que j'éprouve vis-à-vis de ces paroles, c'est la grande promesse qui se rattache à la foi, même si elle est aussi minuscule qu'un grain de moutarde. Cette promesse nous encourage et nous reconforte ; mais elle nous pose aussi question. La demande "augmente notre foi" ne cache-t-elle pas un désir de toute-puissance ? Quand nous rêvons de faire de grandes choses par le seul effet de la foi, ne désirons-nous pas, au fond, nous placer au-dessus des conditions normales de la vie, et aussi, au-dessus des autres ? Nous sommes devenus critiques vis-à-vis de toute dérive de la foi qui renvoie tant soit peu au fanatisme ou au délire religieux. Nous nous méfions maintenant d'un message qui parle de la foi et de

Dieu mais qui oublie l'homme et les choses de la terre, ou qui les brutalise ... comme ce pauvre mûrier.

Est-ce que Jésus ne pourrait pas nous ramener sur terre ? Il doit bien voir où est le problème. Pour toute réponse, Jésus raconte la petite histoire des serviteurs inutiles. Et là, il s'agit d'écouter attentivement. Avez-vous remarqué que Jésus change subtilement de point de vue au cours de l'histoire ? Au début, il dit : "Si vous avez un serviteur ..." Là, nous sommes dans la position du maître, nous sommes aux commandes. Mais à la fin, il dit : "Quand vous avez fait tout ce qui vous a été ordonné, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles ..." Tout d'un coup, nous nous retrouvons dans la peau du serviteur, de celui qui exécute ! Nous ne nous attendions pas à cela.

En opérant ce changement de point de vue, de la position haute à la position basse, Jésus veut nous faire réfléchir en profondeur au sens de la foi. La foi fait-elle de nous des maîtres ou des serviteurs ? Est-ce qu'elle assouvit notre envie de donner des ordres, ou est-ce qu'elle nous montre une place où nous sommes utiles ?

Un autre élément encore vient relancer la question. Souvenons-nous que dans l'Antiquité, le travail manuel était considéré comme indigne d'un homme libre. Dans la culture grecque et romaine, surtout, seuls les esclaves ou encore les paysans et les journaliers travaillaient. L'homme libre et à plus forte raison l'homme noble maniait uniquement la parole, que ce fût pour donner des ordres ou pour faire de la politique. La tradition biblique est plus différenciée, mais du temps de Jésus, la culture gréco-romaine est déjà très présente, même en Israël.

Résumons donc : le maître parle mais ne travaille pas. Le serviteur travaille mais n'a pas la parole. Selon Jésus, le disciple est quelqu'un qui travaille. Est-il pour autant privé de parole, comme le sont les esclaves ?

Non, le disciple travailleur n'est pas privé de parole. Il a même le mot de la fin, la conclusion : "Nous ne sommes pas indispensables. Ce qui était à faire, nous l'avons fait. C'est tout."

Ce mot de la fin semble tellement plat, tellement banal, que nous risquons de ne pas voir ce qu'il a d'extraordinaire. Car ceci n'est pas la parole d'un esclave. Quelqu'un qui dit : "J'ai fait tout le nécessaire ; mais ce n'est pas la peine d'en parler", celui-là n'est pas un serviteur. C'est un ami. Quelqu'un qui ne compte ni son temps ni sa peine. Mais qui s'efface derrière le résultat, qui n'a pas besoin de commentaire. "Ce n'est rien !" C'était pourtant beaucoup. Merci, mon ami !

Jésus nous propose d'aborder la question de la foi en tant qu'amis de Dieu. D'ailleurs, est-ce que l'on ne pourrait pas dire tout court : avoir la foi, c'est être l'ami de Dieu ? C'est faire tout ce que Dieu souhaite, nous efforcer de réaliser les désirs de Dieu avant les nôtres, nous engager de toutes nos forces et en toute sincérité - et reconnaître en même temps que c'est si peu de choses, et d'ailleurs souvent fait n'importe comment, de travers ou juste comme il ne fallait pas. Ne pas courir derrière une récompense, ne pas chercher un premier prix, ne pas se croire méritant. Et puis, aussi et très important : ne pas se rattraper sur notre prochain pour faire de lui notre serviteur. Ne pas mettre quelqu'un de plus faible que nous dans une situation où il n'a rien à dire. Simplement, à cause de la foi : ne

pas avoir besoin d'un fonctionnement de maître et serviteur ; pouvoir renoncer à cette satisfaction facile. Le service devient une marque d'amitié, dans l'amour, dans la liberté, avec une certaine légèreté ou grâce, et aussi de l'humour.

Si nous servons ainsi la volonté de Dieu, si nous sommes ainsi amis de Dieu au milieu de nos frères et sœurs, c'est parce que Dieu nous a offert, le premier, son amitié, et qu'il s'est mis à notre service. Il est toujours notre maître ; mais il ne donne pas toujours des ordres, car il lui suffit de donner l'exemple. Jésus nous a montré par son exemple ce qu'il faut faire. Et il continue de s'engager à nos côtés, à la fois serviteur, maître et ami.

[Tout à l'heure, nous célébrerons la Sainte Cène, la communion à la table du Seigneur, Jésus-Christ. Il y a, d'un côté, l'ordre "Faites ceci en mémoire de moi", auquel nous obéissons. Mais de l'autre côté, ce repas ne se réfère pas seulement aux paroles de Jésus, mais aussi et surtout à ce qu'il a fait pour nous. Il a donné sa vie pour nous parce qu'il nous a aimés.

Parole et acte, obéissance et amitié, tout sera réuni en ce repas de la Cène qui nous unit à Jésus-Christ.]

Il est loin, le temps où nous voulions déraciner des arbres ! Cela a plutôt sa place dans la bande dessinée. Et pourtant, s'il le fallait, est-ce que nous ne le ferions pas ? Est-ce que, par amour pour Dieu et le prochain, motivés par notre volonté de faire ce qui est nécessaire, nous n'aurions pas beaucoup plus de courage, nous ne ferions pas plus sûrement reculer les limites de ce qui nous semble

possible, que si nous agissions dans notre propre intérêt et pour notre propre gloire ?

Il n'est pas question de rêve de toute-puissance, de concurrence ou de performance. Mais dans la confiance, dans l'amitié de Dieu, dans la dynamique de l'appel de notre prochain, nous pouvons aller plus loin que nous le pensons. Peut-être juste un tout petit peu plus loin, peut-être juste autant que la grosseur d'un grain de moutarde. Mais c'est là que tout se joue, et c'est là que Jésus nous attend.

Bettina Cottin, pasteure à Strasbourg – St-Matthieu